

# La dernière nuit de Lise Broholm



Libération

## adieu soit loué

**Adapté d'un classique de la littérature danoise, le premier film magnétique de Tea Lindeburg tire vers le cinéma fantastique de Carl Theodor Dreyer.**

**A**vec *la Dernière Nuit de Lise Broholm*, son premier long métrage de fiction après avoir réalisé plusieurs séries télévisées, Tea Lindeburg adapte librement un livre célèbre au Danemark, *En Dodsnat* («une nuit de mort»), roman autobiographique de Marie Bregendahl, publié en 1912. Dans la grande ferme des Broholm, Lise, l'aînée, s'apprête à quitter sa famille nombreuse pour partir étudier au collège. Les événements de la nuit fatidique qu'elle s'apprête à vivre décideront peut-être autrement de son sort. Mettant en place une reconstitution fidèle d'une ferme danoise dans les années 1910, avec les décors, les costumes, et les allées et venues permanentes des membres d'une grande

famille de femmes (sœurs, cousines, tantes et grands-mères), *la Dernière Nuit...* ne quitte pas d'un pouce les mouvements de son personnage principal, ses déplacements et ses émotions, et parvient à nous river à son destin avec une force surprenante. Alors que la forme du film, tourné sur pellicule flattant le beau visage de sa jeune actrice Flora Ofelia Hoffmann Lindahl, semble au départ jouer de pure séduction, cherchant à produire son magnétisme aux sources second degré du fantastique, du saisissant et du virevoltant, avec images mordorées, sons immersifs, et filatures au steadicam, très vite quelque chose s'enclenche qui nous emporte très loin du cinéma filmé, mais passe de la chronique

au mélodrame, puis au pur drame, jusqu'à la tragédie. Tirant, dans le cinéma scandinave, plutôt vers le saint Carl Theodor Dreyer que vers le démon Ruben Ostlund, *Lise Broholm* étonne d'atteindre sans faiblir, et par les plus voyants artifices, à un premier degré si digne et si libérateur, déchaînant à l'écran forces mystiques et terreurs d'enfance, pour mieux affirmer l'athéisme qui va avec son féminisme, et quitter son personnage, au matin, devenue adulte en une nuit. Un spectre hante ce film danois : le vieux fantôme du cinéma, qui se dit mise en scène + miracle. Et si le miracle ne vient pas, le fantôme, lui, était bien là.

**LUC CHESSEL**

# La dernière nuit de Lise Broholm

## CAHIERS DU CINEMA

Bien que *La Dernière Nuit de Lise Broholm* se situe dans le Danemark rural et luthérien du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les codes du film à costumes, entre naturalisme obligé de la reconstitution et cadrages picturaux, s'avèrent vite trompeurs. Tea Lindeburg ne se détache jamais du point de vue de son personnage principal, Lise, qui, à 14 ans, rêve d'émancipation et de liberté, alors que sa mère accouche de son dixième enfant. La cinéaste enrichit son récit des ressources de l'épouvante, libérant les angoisses que Lise s'efforce de juguler. Orages de sang, tempêtes immobiles, prières compulsives : l'ordonnement classique des plans-tableaux se brise peu à peu. La silhouette blonde de Lise devient de plus en plus immatérielle, proche des adolescentes sacrifiées de *Virgin Suicides* de Sofia Coppola, avec laquelle Lindeburg partage le goût d'une naïveté à hauteur de personnage

et l'attrance pour une lumière irradiante qui dessaisit le monde et laisse percer le pressentiment atroce d'une vie arrêtée. L'accouchement, lorsqu'il n'est pas hors champ, est figuré par quelques plans qui évoquent l'austérité bergmanienne de *Cris et chuchotements* : apogée d'une esthétique du retournement qui transforme les marques de la vie en anticipation de la mort et la naissance en agonie. Un regard-caméra, vortex effrayant qui interdit au film tout *happy end* consensuel, en annonce la noirceur générale : la mère de Lise, après avoir refusé l'aide d'un médecin, hurle sa douleur devant sa fille, sans quémander pitié ni secours. Sans succomber à de simples conventions de genre, ni à un nihilisme superficiel, Lindeburg laisse ici se déchaîner la rage que le film retient et qui donne à la fatalité sociale les teintes de l'irrévocable.

Jean-Marie Samocki

# La dernière nuit de Lise Broholm

## E L L E

### LA FAUTE À LUTHER.

Le cinéma danois est en grande forme. Après la deuxième palme d'or obtenue par Ruben Östlund pour « Sans filtre », voici Tea Lindeburg et son premier long-métrage coup de poing. Au Danemark, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une jeune fille se réjouit de quitter la ferme familiale afin de poursuivre ses études en ville. Mais l'accouchement laborieux de sa mère vient bouleverser ses plans d'émancipation. Avec son héroïne blonde comme les blés et ses images rappelant autant les tableaux de Carl Larsson que le lyrisme de Terrence Malick, la réalisatrice met en évidence l'empreinte de la religion luthérienne sur le quotidien et sur les rêves de la jeune fille. Elle montre aussi très bien un univers qui rétrécit, les murs de la ferme devenant une prison. Ce portrait introspectif incarné par Flora Ofelia Hofman Lindahl, révélation du film, se révèle poignant et puissant. F.D.

## Causette

### SOLEIL TROMPEUR

**Nul besoin de ténèbres** pour déployer une histoire dure et triste. D'ailleurs, nombre de tragédies se sont tissées en pleine lumière... Celle-là, qui noue ses sombres rebondissements dans la clarté déclinante d'une journée d'été, n'en est que plus poignante. Disons-le tout net : le premier film de Tea Lindeburg est brillant, à tout point de vue.

Adaptant un classique de la littérature danoise, la jeune cinéaste nous projette à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans la campagne scandinave, là même où Lise, aînée d'une famille luthérienne, rêve d'émancipation. Mais lorsque sa mère est sur le point d'accoucher, la jeune fille voit sa vie basculer... *La Dernière Nuit de Lise Broholm* relate le parcours bouleversant

d'une héroïne qui se lève le matin pleine d'espoirs et qui perd tout en une nuit : son enfance, sa liberté, son avenir (et sa foi, incidemment).

Au-delà de la sublime photo (et de la lumière changeante), nombre d'audaces propulsent ce récit introspectif, jalonné de rêves et de visions (le film accompagne le point de vue exclusif de Lise). Le simple fait que l'accouchement d'une femme – la mère de Lise – structure son intrigue est, en soi, un pari. Violent mais pertinent, car la féminité, assignée, malmenée, contrôlée, est bel et bien la question centrale. C'est dire si cette « histoire d'hier » : résonne et foudroie, aujourd'hui encore.

**Ariane Allard**

# La dernière nuit de Lise Broholm

## PREMIERE

Avec ce drame sur une jeune fille soumise aux diktats d'une vie quasi monacale dans le Danemark du XIX<sup>e</sup> siècle, la cinéaste signe un puissant survival.

Lise a 14 ans et rêve d'autres horizons. Elle vit dans une ferme danoise dans une famille luthérienne. L'action se déroule à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle mais ici, le temps est à l'arrêt, figé, voire pétrifié. Le vaste monde est un territoire inconnu, forcément terrifiant. Les voyageurs de retour de la ville portent en eux les mystères de ce hors-champ inatteignable. Lise espère et aspire mais, on le comprend très vite, elle va devoir se contenter de cet espace replié sur lui-même, d'autant que sa mère s'apprête à donner naissance à un nouvel enfant qu'elle se devra d'accueillir. La caméra reste solidaire de cette jeune héroïne dont elle épouse le point de vue. Tout ou presque doit se dérober à son regard et, lorsqu'une porte s'ouvre dévoilant une intimité secrète, on ressent puissamment les vertiges d'une transgression. Dans une séquence, on voit ainsi Lise s'aventurer dans la propriété voisine, étonnamment vidée de ses occupants. La tension qui en émane repose sur cette idée d'interdit physique et moral. Le mal est partout. Idem avec ce va-et-vient dans l'exiguïté de la maison familiale où les cris de douleur de la femme qui s'apprête à donner la vie s'entrechoquent avec l'euphorie de travailleurs libérés du labeur de la journée. Entre ces deux extrémités, Lise ne sait trop où se placer. La Danoise Tea Lindeburg qui, après la réalisation de plusieurs séries s'essaie pour la première fois au long métrage, parvient à installer du vertige là où tout basculement est vécu comme un crime. Sa mise en scène immersive donne à ce drame bergmanien l'allure d'un puissant survival. ♦ TB